

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 26 février 1952

Vous voyez, Rilet chéri, il y aurait quelque chose pour vous de bon, d'excellent, quelque chose qui vous rendrait merveilleusement heureux et qui en même temps renouvellerait votre art ; et ce serait tout simplement que vous puissiez aimer.

Mais voilà. Vous êtes ainsi fait que vous ne pourrez jamais aimer quand on vous aime. Ce n'est pas le moyen avec vous. C'est au contraire le moyen pour que vous n'aimiez pas, pour que vous n'aimiez jamais.

Que faire dans ces conditions ? Eh bien, il faut vous donner non pas l'amour mais la grâce. Il faut faire en sorte qu'en me voyant, vous vous réconciliez avec la nature humaine.

Je crois que c'est la seule chose à faire avec vous. Vous donner le spectacle d'une nature humaine, bonne et honnête.

Alors, peut-être aimerez-vous. Mais il ne faut pas du tout que moi, qui dispense cette grâce, je songe à cet amour. Il ne faut même pas que j'en aie l'idée. Je suis honnête, j'ai des vertus, je me comporte de telle sorte qu'en me voyant, on se sente réconcilié avec la nature humaine, et c'est tout.

Ah Rilet, que cette voie est dure. Mais c'est la seule. (Et avec ça, pour comble de difficulté, je suis athée. J'envie vraiment ces crétins de croyants.)

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

14 mars 1952

Je ne peux pas vivre séparée de vous.
Dites-moi ce que vous exigez de moi : tout vaut mieux.

Alice

ooo

Alice Poirier à Marcel Jouhandeau (1)

18 avril 1952

Cher Jouhandeau,

Cette séparation avec M. me fait souffrir, et chose curieuse, de plus en plus. « Loin des yeux, loin du cœur », comme c'est faux !

M'a-t-il oubliée ? Ou bien alors veut-il faire une expérience ? Je suis dans la nuit. Et je me demande même si provoquer le hasard pour le revoir serait intelligent.

-631-

Le mieux serait peut-être qu'il croie que je l'oublie. Et qu'il en souffre, lui aussi.
C'est épouvantable, l'amour. Le monde éteint, toute cette joie d'avril pour rien (et c'est demain sa fête !)

C'est comme si ma vie m'était retirée, goutte à goutte.

A vous,
Alice Poirier

Note : (1) **Cette lettre d'Alice à Jouhandeau**, avec l'enveloppe adressée à Monsieur Marcel Jouhandeau, 14 rue du commandant Marchand Paris 16^e, est classée dans le dossier des lettres d'Alice à Montherlant. **Il faut en conclure que Jouhandeau a transmis ensuite, pour information à Montherlant, cette lettre reçue d'Alice.**

Né en 1888 d'un père boucher dans une famille commerçante de Guéret, **Marcel Jouhandeau** est élevé jusqu'à l'âge de neuf ans par sa tante Alexandrine. Marqué au visage par une malformation labiale, il se tourne dès ses jeunes années – sous l'influence d'une jeune fille (Jeanne Martin) qui avait été novice au carmel de Limoges – vers un catholicisme mystique et on envisage son entrée au séminaire. À la suite d'une lecture, en 1908, il prend conscience de son homosexualité latente. Cette même année il part pour Paris, étudie quelques mois au lycée Henri-IV, puis la faculté des lettres. Il écrit alors ses premiers contes. Il devient professeur au collège privé Saint-Jean-de-Passy à partir de janvier 1913. Son homosexualité entre dès lors en conflit avec sa foi catholique et, toute sa vie, il oscillera entre la célébration du corps masculin et le vécu mortifère de sa sexualité au point qu'en février 1914, dans un élan mystique, il brûle tous ses manuscrits et tente de se suicider. La crise passée, il revient à l'écriture sur les conseils en particulier de son ami Léon Laveine. Il écrit ce qu'il appelle des contes, ce sont des chroniques inspirées par sa ville natale de Guéret qu'il baptise Chaminadour. Durant la Première Guerre mondiale, il est versé dans le service auxiliaire et affecté à l'arrière comme secrétaire à Guéret. Il publie *La Jeunesse de Théophile* en 1921 et en 1924 *Les Pincengrain*. Ces textes déclenchent une vive animosité des Guérétois à son égard. Il se marie à quarante ans, le 4 juin 1929, à Paris, avec une ancienne danseuse, Élisabeth Toulemont, dite **Caryathis, Élise dans son œuvre**. Amie de Jean Cocteau et de Max Jacob, elle avait été la maîtresse de Charles Dullin. Élise espère détourner son mari de ses penchants pour les garçons mais, au cours des années 1930, celui-ci l'emportera à nouveau et s'imposera définitivement à la fin de sa vie. Il en parle ouvertement dans divers ouvrages comme *Chronique d'une passion*, *Du pur amour*, *Tirésias*. Les Jouhandeau habitent à Paris près de la porte Maillot. Ses livres sont publiés aux éditions Gallimard (sept titres chez Grasset à la suite d'une brouille avec Gaston). Il enseigne jusqu'en juillet 1949. Vers 1949, les Jouhandeau recueillent une fillette, Céline. Son éducation est un échec. À sa majorité elle met au monde un garçon (le père est reparti pour l'Italie abandonnant mère et enfant), Marc, que les Jouhandeau adopteront. De 1936 à 1941, il écrit quatre articles antisémites dont trois seront réunis dans une plaquette *Le Péril juif* édité par Sorlot. **En 1941, il participe au « congrès de Weimar » (organisé par Goebbels) sur l'invitation de Gerhard Heller. Partent avec lui Abel Bonnard, Pierre Drieu la Rochelle, Brasillach, Fabre-Luce, Chardonne, Faigneau, Fernandez.** En décembre 1941, Jouhandeau publie *Témoignage*, un court article où il développe son admiration pour l'Allemagne, dans *La NRF* de Drieu. **À la Libération, son dossier sera classé sans suites.** Dans ses *Journals*, longue chronique de vingt-huit volumes, il reviendra à plusieurs reprises sur cette période de son œuvre. Élise meurt en 1971. Ce couple occupe une place importante dans l'œuvre. Atteint de cécité, Jouhandeau cesse d'écrire en 1974. Il consacre ses dernières années à son petit-fils Marc et s'éteint d'un cancer de l'estomac en 1979 à Rueil-Malmaison, son domicile depuis 1960. (Sources : Wikipedia)

Œuvres de Marcel Jouhandeau :

La Jeunesse de Théophile (1921)
Les Pincengrain (1924)
Les Térébinthe (1926)
Prudence Hautechaume (1927)
Monsieur Godeau intime (1926)
Astaroth (1929)
Éloge de l'imprudence (1931)
L'Amateur d'imprudences (1932)
Tite-le-long (1932)
Monsieur Godeau marié (1933)
Chaminadour (1934-1941)
Algèbre des valeurs morales (1935)
Le Péril juif (1937)

-632-

Chroniques maritales (1938)
De l'abjection (1939)
Essai sur moi-même (1947)
Scènes de la vie conjugale (1948)
Mémorial (1948)
La Faute plutôt que le scandale (1949)
Chronique d'une passion (1949)
Élise architecte (1951)
Éloge de la volupté (1951)
Dernières années et mort de Véronique (1953)
Contes d'enfer (1955)
Éléments pour une éthique (1955)
Léonora ou les dangers de la vertu (1955)
Réflexions sur la vieillesse et la mort (1956)
Théâtre sans spectacle (1957)
Carnets de l'écrivain (1957)
L'École des filles (1960)
Journaliers (1961–1978)
Les Instantanés de la mémoire (1962)
Trois crimes rituels (1962)
Riposte à Roger Perfide (1965)
Le Parricide imaginaire (1967)
Du pur amour (1970)
Écrits secrets : *Tirésias* (1954, illustré par Élie Grekoff), *Carnets de Don Juan*, *Le Voyage secret* (1988)
Le Moi-même, illustré de 50 portraits photographiques de Daniel Wallard, Actes-Sud, 1994



Marcel (1888-1979) et Elise Jouhandeau (1888-1971)

ooo

Alice Poirier à Marcel Jouhandeau

samedi 7 mai 52

(Jouhandeau choisi comme entremetteur par Alice pour la réconcilier avec Montherlant)

Cher Jouhandeau,

Je promets à M, par votre entremise, absolument tout ce qu'il voudra pour le revoir.
Sagesse, discrétion, silence, etc.

(Mais je pense qu'il me connaît trop bien. Tout cela ne me tirera pas mon obsession du crâne).

-633-

A mercredi, cher Jouhandeau, avec Paulhan. Ah, comme Paulhan aurait été plus facile à conquérir ! Mais c'est malheureusement sur M que j'ai lancé ma vie et il m'est impossible de changer cela.

Une idée gardée jusqu'à la mort...mais c'est peut-être le secret de la grandeur.

Alice P.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

21 juin 52, samedi matin,
7 heures.

Rilet, voulez-vous savoir enfin le secret de mon attachement pour vous, forcené et peut-être sublime ?

C'est que je suis persuadée que vous m'aimez vous-même. Plus exactement, je suis persuadée que mon propre amour a été assez profond, assez complet, assez « total » pour s'être emparé à tout jamais du vôtre.

Cela posé, tout s'explique. Ces « *Jeunes Filles* » qui en 1936 devaient m'ouvrir les yeux sur mon erreur et qui au contraire m'ont laissée calme, m'ont même amusée (quels efforts vous faisiez pour vous prouver à vous-même que vous ne m'aimiez pas !)

Et puis maintenant ces trois ans pendant lesquels vous me privez injustement de votre présence, et qui cependant n'arrivent pas à tuer un amour dont je suis si certaine et si sûre.

Mais si je me trompais, pourtant ? Mais alors, vous vous sentiriez libre. Mais alors, comme vous êtes droit et honnête, vous auriez à cœur que je me sente libre moi aussi et pour me guérir une bonne fois de mon illusion, vous en épouseriez une autre.

Vous ne le pouvez pas ? Mais c'est alors que vous n'êtes plus libre, c'est alors que je ne me trompe pas et que cet amour puissant et passionné en moi s'est « réellement » emparé du vôtre à tout jamais.

Et la conséquence suit inéluctablement : je vous aimerai, sans jamais songer à un autre, sans jamais dévier d'un millimètre de cet amour, et même si je ne vous revois de ma vie, jusqu'à ma mort.

Vous ne vouliez pas croire à l'amour, Rilet, vous n'aviez pas le respect de l'amour. Ça existe pourtant. Rarement, mais ça existe.

Ça existe en moi.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 22 juin 52

Rilet chéri, soyons comme nous avons toujours été. Je ne vous dirai plus un mot d'amour si vous ne voulez pas. Mais ce qu'il faut que vous sachiez absolument, c'est

que si j'ai des vertus, si je suis droite, c'est parce que je vous aime uniquement et que j'accroche à cet amour une espérance indestructible.

Les chrétiens eux aussi n'ont de vertus que parce qu'ils aiment et parce qu'ils croient au bonheur final avec Dieu ! Pourquoi me voulez-vous autre ?

Il est égal que Dieu existe ou non. Il est égal que vous m'épousiez ou non. Mais l'amour et l'espérance qui est liée indissociablement à cet amour, doivent être là. Vous ne comprenez pas cela ? Vous ne comprenez pas que le bien que pourtant vous appréciez en moi, est à cette condition, et à cette condition unique ?

Je ne renoncerai donc pas à mon amour pour vous et même si je ne vous revois de ma vie. Mais vous, vous pouvez, si vous voulez, tuer cet amour. Vous pouvez en épouser une autre. Alors, je n'aurai plus pour vous que du mépris et le sentiment net, absolu, que j'ai fait fausse route.

Mais pouvez-vous en épouser une autre ?

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

23 juin 52, lundi matin

Comme c'est étrange, Rilet ! Moi qui n'ai pas la foi, je m'aperçois aujourd'hui que j'ai vécu toute ma vie cloîtrée, voilée, comme la religieuse la plus stricte.

C'est que j'ai cru que vous m'aimiez. Mais croire, ce qui s'appelle croire, d'une façon absolue, parfaite, totale. D'une foi que jamais aucune raison ne parviendrait à détruire.

Ne m'épousez pas, Rilet, si ça vous embête. Mais ne détruisez pas cette foi.

Je veux mourir à l'intérieur de cette foi. Je n'aurais eu que ça dans ma vie,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 25 juin
Solstice de juin !

Rilet chéri, je commence à m'expliquer la situation entre nous deux.

Moi : je vous aime et comme je me suis conservée parfaitement pure et droite, comme une femme le devrait, je n'ai pas de désir.

Vous : vous m'aimez, la preuve c'est que vous n'en épouserez jamais une autre (ce qui vous empêche, ce n'est pas votre égoïsme, comme je l'ai parfois cru : c'est moi.)

Mais voilà, vous n'avez pas de désir non plus. Et voilà qui est catastrophique pour moi. Car ce désir, moi femme, je l'attends de vous.

Tout irait miraculeusement et immédiatement entre nous, Rilet, si vous aviez du désir, une goutte de désir.

Que faire ? Ma beauté ? Elle est nulle, et je ne suis pas si bête pour croire qu'en m'habillant en singe, je vous séduirais davantage.

Ma jeunesse ? Quand je vous ai connu, oui. Mais voilà plus de 25 ans que je vous aime.

Alors ? Alors reste ce fait que si j'étais admirée (et désirée) par tous comme je suis admirée (sans être désirée) par vous, alors peut-être cela déclencherait chez vous le

-635-

désir. Et voyez comme le monde est intelligemment fait ! Moi-même, le sens de ma vie (amour à part) c'est de me faire connaître et admirer universellement (par mon talent et par mon caractère). Donc, si j'étais illustre, peut-être vous me désireriez et nous pourrions enfin être heureux.

Ah Rilet, vite ma plume et mes feuilles de papier. Plus que jamais je vois que c'est la seule issue. En aimer un autre que vous ? Jamais !

J'ai trouvé la perfection de l'amour en vous, j'en suis trop certaine. (Mais tout de même, tout de même, Rilet, je ne suis « pas » Andrée Hacquebaut ! Elle est faite d'une côte de moi, mais je ne suis pas elle.)

Alice.

Jouhandeau qui pousse des cris d'admiration devant mon amour pour vous, s'étonne pourtant quand je dis que si vous en épousiez une autre, tout casserait. Mais c'est évident ! Mon amour, Rilet, c'est le tien.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

27 juin 52, jeudi soir

Si vous me désiriez, voyez-vous, Rilet, vous seriez pour moi la perfection de l'amour. Je sais cela, je sens cela. Personne n'a d'estime pour moi comme vous en avez-vous. Personne ne me comprend comme vous me comprenez, vous. Et vous croyez que dans ces conditions, je vais chercher le désir d'un autre ? Je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai pas.

Mais pourquoi diable, Rilet, avez-vous raconté à Jouhandeau que je faisais erreur ? Que je me trompais ?

Je me trompe en quoi ? Qu'est-ce que je crois de vous et qui n'est pas ? Vous ne m'aimez pas ? Je ne me suis pas emparée à tout jamais de ce qu'il y a de beau et de divin dans votre cœur ?

Vous devriez écrire une pièce sur l'amour. Vous n'avez pas tout dit.

Alice

P.S. Si je meurs, vous me berceriez dans votre âme jusqu'au dernier soupir de vous-même. Dois-je donc souhaiter la mort ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 1^{er} juillet 1952

Rilet, j'ai compris : au fond vous voudriez que je vous aime comme j'aime Jouhandeau. Mais Jouhandeau, à mes yeux, c'est le moine. Tandis que vous, vous êtes dans mon imagination le Taureau, le grand Fornicateur. Est-ce que je me trompe ?

Je suis plongée dans Sénèque. Ça me va décidément mieux que l'Évangile. Auriez-vous un Sénèque, texte latin et traduction, dont vous pourriez vous défaire pour moi ?

-636-

J'ai le désir de vous revoir. Aussi, je passe tous les jours à l'épicerie de la rue de Beaune, acheter un concombre. Vous allez me donner une indigestion de concombres.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 5 juillet 1952

Rilet chéri,

Je voudrais savoir comment agit la citation ci-jointe sur vous.
Moi, elle me fait un effet merveilleux. Elle touche en moi le profond du profond.
Et vous ? Et vous ?

Alice

Citation :

Goethe, dans le West-östlicher Divan (Noten und Abhandlungen) décrit la scène suivante : « *Une troupe d'hommes est rassemblée autour d'un chien mort déjà presque entièrement décomposé, chacun lui donne un coup de pied en lui adressant une injure.*

« *Lorsque ce fut le tour de Jésus, celui-ci, bon comme il était, ne lui adressa aucune injure.*

« *Il écouta la voix de sa nature bienveillante et dit :*

« *Ses dents sont blanches comme des perles* ».

« *Cette parole fit sur les assistants le même effet qu'un feu dans lequel on jetterait des moules* ».

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

26 juillet 1952

Ah Rilet, je vous aurai vraiment aimé jusqu'à ma mort et du jour même où je vous ai choisi et vu.

Toute ma vie arrêtée, bloquée parce que vous ne me répondez pas comme ces Romains, à Pompéi, surpris par le Vésuve. Que faire ? Mentir ? Vous cacher mon sentiment ? Mais il éclate à chaque mot que je dis et même si je m'efforçais de rester dans les limites strictes de la paléontologie.

Dans ces conditions, l'immortalité est vraiment une nécessité. Ah vivement que je meure, et que je meure « avant » vous. Ainsi, vous me bercerez éternellement dans votre pensée et dans votre cœur.

Mais pourtant, pourtant, Rilet, la vie... Alors rien dans la vie ? Pas la plus petite gouttelette de joie ? Pas un instant de bonheur ?

Alice

ooo

-637-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Brigue, 9 août 1952

(Carte postale représentant le Château de Stockalper à Brigue. Le **château de Stockalper** se trouve à Brigue dans le **canton du Valais en Suisse**. Sa construction a débuté en 1658 sous le règne de Kaspar Jodok von Stockalper et les travaux ont duré jusqu'en 1678 bien que l'ouvrage ait été en grande partie achevé en 1666. Von Stockalper, « le roi du Simplon », était un riche homme d'affaires qui avait décidé de bâtir un château pour stocker les marchandises issues de son commerce).

Je ne peux pas me consoler de vous, Rilet chéri. Je n'aurais jamais le courage d'en aimer un autre après vous avoir aimé vous. Et puis, il est trop tard... Que faire ? Je sais seulement que je veux vous revoir, rester votre amie jusqu'à ma mort, et même si je ne vous épouse jamais.

C'est le seul désir honnête, il me semble. Quelle histoire !

Mais ne vous êtes-vous donc jamais aperçu que je vous aimais ? En 25 ans ?

Alice.



Château de Stockalper (Valais, Suisse)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 1^{er} septembre 1952

Rilet chéri,

Je vous supplie de penser raisonnablement. Voici les faits. En 1927, jeune fille et ne vous ayant jamais vu, je vous ai « choisi » pour époux avec le serment intérieur que ce serait vous, ou personne.

Or les circonstances ont été telles que ce serment, absurde en apparence, s'est réalisé. Je n'ai jamais voulu chercher un autre et ç'a été « personne ».

Vous me direz que toute la responsabilité de la catastrophe - car j'étais faite pour me marier - est de mon côté, c'est vrai. Encore qu'on puisse poser la question : celui qui est « choisi » est-il tout à fait innocent du choix ? Les chrétiens qui sont « choisis » par Dieu pour le bonheur éternel sont persuadés qu'ils le méritaient...

-638-

Vous me direz qu'entre le bonheur offert par Dieu, et l'empoisonnement offert par moi, il y a tout de même de la marge. Oui, Rilet. Et pourtant, dans cette histoire, c'est moi qui ai tout risqué, et vous, rien. Acceptez-vous de ne rien risquer pour celui qui risque tout pour vous ? Il me semble qu'à votre place, je n'accepterais pas.

J'aime bien Jouhandeau. Heureuse découverte de l'avoir cru très mauvais – en pigeant par ses écrits – et de voir ensuite qu'il était presque bon. Papa a « mordu » à lui beaucoup plus qu'à Paulhan. Il l'a trouvé « un brave paysan des Marches ».

Alors, Rilet. On se revoit ?

Alice

Vous « risquez » si vous me revoyez et même si je vous jure la pure amitié éternelle. Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Il est d'autre part atroce que vous me punissiez d'une simple imprudence sans aucune faute, par le retrait de votre amitié, cette amitié qui m'a fait du bien et qui m'en ferait encore.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 18 septembre 1952

Rilet chéri,

Il est sûr et certain que même si vous ne m'épousez jamais, l'amitié ne peut pas se rompre entre nous pour une question de mariage : ce serait d'une vulgarité absolument écœurante.

Faites alors le nécessaire avec Jouhandeau pour que nous nous revoyions. Je vous promets ce que vous voulez (remarquez d'ailleurs qu'en me faisant renoncer au mariage, vous êtes cruel car je n'ai aimé que vous et je n'en ai aimé aucun autre parce que je vous ai aimé, vous. Enfin !)

J'ai peut-être le cancer. Je veux vous revoir et être amie avec vous comme autrefois.

A vous, Rilet,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 22 septembre 1952

(A l'arrière d'une photo d'un paysage : Alice caressant une vache.)

Rilet chéri,

Comme cette vache que je caresse sur l'image, je vous ai adoré toute ma vie et je n'ai jamais rien eu. Mais je crois que cet exemple de fidélité absolue devait être donné. En aucun cas, je ne le regrette,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 24 septembre 1952

Rilet, au fond vous pouvez vous sentir glorieux. Vous avez été aimé comme Dieu. Dieu non plus ne rend rien. On ne sait même pas si Dieu existe. Et pourtant l'amour pour lui est là, ne reposant sur rien, fou, la risée des stupides, mais en même temps stoïque jusqu'à la mort, « parfait ».

Que vous m'épousiez ou que vous ne m'épousiez pas, n'a maintenant plus guère d'importance. De toute façon, le témoignage a été donné. L'amour absolu est donc possible. Et par conséquent tous les autres amours sont possibles.

Je suis contente d'avoir donné ce témoignage. Ma vie, bien que posée sur cette folie qui est sans doute la plus haute sagesse, n'aura donc pas été inutile.

Mais vous, mais vous Rilet, ne vous sentez-vous pas foudroyé d'émotion à la pensée d'avoir été « choisi », vous, et aucun autre ?

Alice

PS : Rilet chéri, j'ai pensé aussi autre chose. Il m'a semblé que je préférerais l'amour que j'ai pour vous à vous-même. Soit. Mais pourquoi aussi n'êtes-vous pas parfait ? Si vous étiez parfait, vous vous « reconnaîtriez » dans cet amour que j'ai pour vous, vous ne le jugeriez pas absurde comme vous le jugez. Toute notre querelle viendrait-elle donc d'un manque de perfection en vous-même ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 25 septembre 1952

Comme c'est étrange, Rilet !

Vous n'êtes pas parfait, loin de là. Mais vous avez inspiré la perfection de l'amour.

Comment expliquer cela ? Par ma bêtise ? Ce n'est tout de même pas possible...

Alors peut-être par ma vie solitaire, par ma pureté « absolue » quand je vous ai connu. Et par ce fait aussi que je vous ai « choisi ».

Et mon malheur, c'est que vous ne voulez pas croire que vous avez inspiré cela. Que vous me croyez plutôt idiot. Et quand vous interrogez les gens, comme les gens sont bas, ils vous disent évidemment que je suis idiot...

Le jour où éclatera comme un soleil que je ne le suis pas, que je suis au contraire la plus intelligente, ce jour-là, nous nous marierons.

Et vous serez – enfin – heureux tout à fait.

A vous, Rilet (moi, en tous cas, je suis sauvée. Sauvée par ma « bonne qualité ».)

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 5 octobre 1952

Rilet chéri,

J'ai trouvé une magnifique épigraphe pour mon roman sur vous et qui le résume parfaitement : « *Si le fou persistait dans sa folie, il deviendrait sage* » (William Blake).

C'est toute mon histoire avec vous. Non pas une « erreur », je ne me « trompe » pas le moins du monde, mais une folie, c'est-à-dire un postulat absurde, qui n'a pas le sens commun. Mais ce postulat étant tenu avec vaillance et intelligence, il « tend » à se réaliser et à devenir, en fait, une sagesse.

Je crois que tous les hommes de valeur ont toujours agi de cette façon-là. Leur postulat est toujours, par principe, « fou », excite l'hilarité de la populace. Mais il arrive qu'à force de vertu ils l'incarnent.

Je suis contente d'avoir vécu de cette façon-là. En somme, Rilet, j'ai fait l'expérience de « l'amour parfait », exclusif et persistant jusqu'à la mort. Et vous avez été « l'occasion » de cet amour parfait.

Vous me direz que « ça n'arrive jamais », les petits copains bas vous ont raconté ça. En tous cas, ça arrive chez moi... et chez vous.

Je ne sais pas si vous m'épouserez, mais en tous cas, je suis certaine que vous n'en épouserez jamais une autre. Et pas parce que vous ne le voulez pas. Parce que je suis là.

Ah Rilet, vous avez été un « bon » partenaire. Mais il est évident que c'est moi qui fais tout. Vous n'avez qu'à attendre. Et écrire si vous avez l'inspiration.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 7 octobre 1952

Rilet chéri,

« Si le fou persistait dans sa folie, il deviendrait sage », je profite de ce que ma chambre est maintenant agréablement chauffée – avec le brillant soleil dehors – pour vous donner encore quelques détails sur cette pensée de William Blake qui me dépeint si parfaitement.

Voici donc un topo de la marche de mon sentiment pour vous et qui pourrait, à la rigueur, vous servir. Vous avez encore beaucoup à apprendre sur la psychologie féminine – à ce détail près d'ailleurs qu'il s'agit avec moi d'une femme exceptionnelle.

Premier temps : invention de toutes pièces, loin de vous et sans vous avoir encore jamais vu, de l'amour. Je ne me « trompe » pas. Je ne fais pas « erreur ». Simplement j'invente. C'est ce que j'appelle la « folie » et c'est ce qui met toute la machine en mouvement.

Deuxième temps : accroché à cette invention folle, développement du courage et avec le courage de toutes les vertus. Je ne vous apprend pas que le courage – et le courage seul – est à l'origine des vertus.

Troisième temps : mais les vertus à leur tour sont la condition de la réalisation dans le monde de l'idée folle.

Cela veut donc dire que vous finirez par m'aimer réellement ? Que vous finirez par m'épouser ? Si Dieu nous prête vie, je le crois. Je crois même que c'est inéluctable.

Mais pourquoi m'aimeriez-vous ? Pourquoi m'épouseriez-vous ? Tout simplement parce que grâce à ma vertu et ma patience je vous ferai, par mon talent, le plus grand honneur – ainsi qu'à moi-même. Tout Paris dira alors que je suis digne de vous et tout Paris nous mariera. Alors, puisque tout le monde le dira, puisque tout le monde le voudra, gentiment vous suivrez le mouvement. Nous nous marierons. L'idée absurde du début, folle, insensée, sera devenue réalité.

Evidemment, ce n'est pas commode. Il me faut la gloire littéraire. Il me faut conquérir. Paris tout entier avant de vous conquérir vous-même. Mais le travail est beau, courageux, et je crois qu'employer ma vie à cela est plus intelligent que si je pondais des lardons. Il y en aura toujours assez pour pondre des lardons...

Mais pourquoi, encore une fois, Rilet, avez-vous raconté à Jouhandeau que je « faisais erreur » ? Seriez-vous moins intelligent que moi-même et ne vous seriez-vous pas aperçu que de ma « folie », je suis entièrement consciente ? Que je l'ai toujours été ? Que c'est la raison pourquoi en 1936 les « *Jeunes Filles* » ne m'ont pas blessée mais, au contraire, « fait plaisir » ? Comment aurais-je pu avoir du « plaisir » à la lecture des « *Jeunes Filles* » si ma folie avait été « inconsciente » ? J'aurais au contraire été blessée, meurtrie au plus profond, et nous n'aurions plus été amis. Encore une fois seriez-vous moins intelligent que moi-même ?

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 10 octobre 1952

Rilet chéri,

Je ne peux pas vous épouser sans être illustre et sans qu'il soit glorieux, pour vous, de m'épouser.

Mais la vie est bonne car c'est ce que je voulais moi-même.

Attendez-moi ! N'épousez personne avant !

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 12 octobre 1952

Rilet chéri,

Je crois que péniblement, et à force de travail, un magnifique talent littéraire se lève en moi. Or, comme je vous aime, « vous », de façon exclusive, comme je ne veux d'aucun autre époux que vous, il s'en suit que vous en retirerez, en définitive, vous, une gloire magnifique.

Ne faites donc pas cette stupidité – qui fait hausser les épaules de Paulhan et sans doute aussi de Jouhandeau – d'épouser une petite oie de seize ans quand vous m'avez moi comme amie.

Attendez-moi ! C'est moi qui fais tout, encore une fois, et vous n'avez qu'à attendre.

Et si l'un de nous meurt avant ? Eh bien, ce « l'un de nous » sera, dans ce cas, moi, et vous me bercerez indéfiniment dans votre cœur. Je l'aurai bien mérité.

Que vous mouriez avant serait injuste car c'est moi alors qui devrait vous bercer dans mon cœur et comme je l'ai déjà fait toute ma vie durant... Non, vous n'aurez pas cette chance. La chance dernière, c'est moi qui vais l'avoir puisque c'est moi en définitive, qui ai fait sortir du rien – le rien, c'est vous – tous ces châteaux de la folie, de l'imagination et de la tendresse.

Donc : mariage, ou alors mort avant vous.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

15 octobre 1952

Rilet chéri,

Précisons encore, si vous le voulez bien, mon sentiment pour vous. Il est lié tout entier à l'idée de valeur.

Valeur de moi-même, que je connais, dont je suis certaine. Valeur d'autre part dont vous êtes « vous-même » convaincu. Et je suis sûre que vous appréciez cette valeur comme personne autre ; que Paulhan, que Jouhandeau en ont des lueurs, mais que vous seul l'appréciez à fond.

Je crois que c'est ça qui fait mon sentiment pour vous. La sentimentalité ne m'intéresse guère, vous le savez ; d'ailleurs si c'était de la sentimentalité, il y a longtemps que je vous aurais remplacé.

Ce sentiment pour vous ne pourra-t-il donc pas disparaître ? Le temps est sans effet sur lui. Mais il disparaîtrait si cette haute idée que j'ai de votre connaissance parfaite de ma valeur disparaissait. Vous avez donc là un moyen de me délier de vous.

Epouser une petite oie de 16 (alors que vous pouvez fort bien vous contenter de coucher avec.) Mais l'épouser, ça voudrait dire que vous avez de la tendresse, que sa valeur, forcément inférieure, vous a paru plus grande que ma valeur à moi. Je ne l'accepterais pas, l'enchantement avec vous ferait place à la stupéfaction et au mépris.

2^{ème} moyen de dissolution : que je sois moi-même « convaincue » que même illustre, vous ne m'épouserez pas, que même illustre et vous faisant le plus haut honneur, vous me préféreriez une petite oie de 16.

Mais voilà : je suis absolument convaincue du contraire. Je sais qu'il ne manque qu'une chose à notre mariage et une unique chose : c'est cette gloire que je veux d'ailleurs pour moi-même. Ah Rilet, vous êtes lié, soudé à mon plus haut projet de vie et c'est pourquoi mon sentiment pour vous est fort et immortel.

Et vous, n'est-il pas impossible, inconcevable, que vous ne m'aimiez pas ?

Alice

ooo

-643-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 16 octobre 1952

Rilet chéri,

Plus je vis et plus je me rends compte que l'unique sens de ma vie est de réussir une page qui soit bonne. Cela seul me donne le repos et la satisfaction comme à l'ivrogne sa bouteille de vin.

Quand ce que j'écris me paraît bon, je suis consolée, satisfaite, en accord avec le monde et avec Dieu.

Tout le reste est secondaire, et même le mariage possible avec vous, vu sous cet aspect, est secondaire. Je veux dire que ce n'est plus que la joie vive après le travail, le délassément après l'effort.

Tout de même, j'aurais besoin du soutien de votre voix d'or. Ne voulez-vous pas me téléphoner un jour et même sans dire votre nom ?

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 17 octobre 1952

Rilet adoré !

Est-ce donc un « si grand crime » d'avoir jeté les yeux sur vous ? Car il est parfaitement sûr et certain que depuis le jour où je suis née à la lumière, pas du tout par une sottise sentimentale qui n'aurait pas duré 2 mois, mais par le plus profond de mon intelligence et de ma passion, j'ai voulu de vous comme époux.

Vous me direz que ce n'est pas réciproque, que vous-même, de près ou de loin, vous n'avez jamais pensé à moi.

Mais vous y penserez, Rilet ! Vous y penserez ! Toute ma vie est construite de telle façon que le jour où j'aurai l'éclat que je mérite, inéluctablement et inévitablement vous y penserez !

Excusez la forme heurtée de ces phrases. Je vous écris entre deux coups de torchon car c'est aujourd'hui le jour du grand nettoyage.

Je ressemble un peu à Carythis (1), je crois. Mais d'abord j'ai quinze ans de moins, et ensuite je crois que mon talent littéraire est plus grand. Vous n'aurez pas à vous croire défavorisé à l'égard de Jouhandeau !

Mais Rilet, Rilet adoré, quand entendrai-je votre voix d'or ? La radio est publique et m'offense. Il faut que cette voix d'or soit pour moi seule, il faut que vous ayez trouvé en moi « la plus digne ».

Alice.

Note (1) : épouse de Marcel Jouhandeau

ooo

-644-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi matin 18 octobre 1952

Rilet chéri,

Vous serez à moi le jour où j'atteindrai dans ma vie ce que je veux moi-même : c'est-à-dire la plus haute célébrité.

Il faut qu'on dise de moi : « Elle est aussi grande et plus grande que Montherlant ». Alors, comme en aucun cas, vous ne sauriez tolérer ce « plus grand » vous tomberez à l'intérieur de moi, vous m'épouserez. Ça me paraît fatal à ce détail près que cette tragique poursuite peut évidemment se poursuivre jusqu'à la mort de l'un de nous et ainsi empêcher la réalisation.

Mais enfin, c'est le risque. Il n'existe que celui-là à mon sens. Je vous serai à jamais fidèle, même sans vous voir, et vous, vous m'attendrez jusqu'au bout. Ah Rilet, si ce n'est pas de l'amour, et le plus profond, et le plus intelligent, et le plus beau, je veux être pendue. Mais ce n'est évidemment pas de « l'hamour ».

Je mets pour le moment un terme à cette série de lettres. Mais laissez-moi entendre votre voix d'or.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 5 novembre 1952

Rilet chéri,

Je voudrai bien vous revoir. Après tout, mon amitié « tient » sans mariage, vous le savez fort bien, et je peux vous promettre de ne plus jamais dire un mot sur ce sujet si ça vous embête.

Vous voyez quel sacrifice on est prête à faire à votre amitié ! Car de meilleur ami que vous, comment en trouverai-je ?

J'ai une valeur d'écrivain. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à ce que ça soit su ? Colette est bien vieille, elle a dit tout ce qu'elle avait à dire et il y a une place à prendre...

Donc, travailler. Je ne veux pas vous remplacer, mais je veux bien acquérir de la valeur dans l'espérance de vous gagner encore plus à moi.

Quelle dure route, Rilet chéri, et toute ma vie y passe ! Mais enfin, c'est bien là le bon chemin, il n'y en a pas d'autre.

J'ai une « éthique du courage » à donner, et dont le roman avec vous serait comme l'Introduction. Paulhan l'aimait, il désire qu'il soit publié, mais il faut croire que Gallimard crache difficilement son fric... Mais ce roman n'est qu'une Introduction.

Ma véritable œuvre, celle qui devrait laisser mon nom, ce sont les « *Fêtes du Courage* ». Je suis sur elles depuis 10 ans; quand donc trouverai-je enfin « l'eau profonde » !

-645-

Enfin travailler est ce qu'on peut faire de mieux. Au boulot ! Et vous aussi Rilet. Pourquoi n'écririez-vous pas un roman* – l'envers des *Jeunes Filles* – où je serais glorifiée ?

*ou une pièce.

Alice

P.S. Tout le temps qui n'est pas consacré à tenir ma maison en ordre, je le donne à la littérature. Tout mon temps.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 novembre 1952

Pourquoi me priver de votre amitié, Rilet chéri ?

A cette amitié, j'ai « tout » sacrifié et jusqu'à l'amour, et jusqu'au bonheur qui auraient pu réussir avec un « autre » que vous-même.

Votre amie,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 23 novembre 1952

Je « veux » vous revoir, Rilet chéri. Au fond, j'ai préféré « votre » amitié à l'amour de tout autre homme au monde. Ça doit être ça. Mais est-ce une raison pour m'en priver, de cette amitié ?

Alice.

P.S. Je me torture les méninges pour savoir ce que vous pouvez bien me reprocher puisqu'après tout je donne tout sans rien demander.

Sans doute que mon amitié est de l'amour.

Mais qu'est-ce que j'y peux, Rilet chéri ? N'est-il pas plutôt étrange que votre amitié à vous ne soit pas de l'amour ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 26 novembre 1952

Rilet chéri,

Il y avait évidemment un mensonge dans votre amitié et c'est ce mensonge qui a finalement éclaté. Vous avez voulu faire « de force » comme si cette amitié chez moi unique et absolue, n'était pas de l'amour.

-646-

(Je reconnais d'ailleurs que ma tenue parfaite vous y a engagé. Mais croyez-vous que toutes les femmes se désagrègent quand elles aiment un homme d'amour ? Vous attachez trop d'importance aux signes physiques visibles. Et d'ailleurs si ces signes physiques apparaissaient chez moi vous n'auriez qu'une réaction : un mépris royal à mon égard).

Le mensonge peut donc continuer si vous y tenez. Je me tiendrai toujours bien. Il est cruel que vous nous priviez l'un et l'autre de cette douce amitié quand l'un de nous, après tout, peut mourir.

Alice

P.S. Je constate que vous êtes cruel envers moi mais que je le suis peut-être aussi envers vous. Je vous « force » à me respecter, à me tenir plus haut que toute autre femme au monde alors que pouvoir me mépriser, pouvoir me rejeter comme indigne de vous, vous délivrerait...

Ah, nous n'avons pas de pitié l'un pour l'autre, Rilet, et si vous me tenez dans un enfer, je vous en impose un petit aussi. (Votre nature, dans le *Songe*, dans les *Jeunes Filles* *, est de vous débarrasser de la femme en la stigmatisant indigne.)

*je rêve à une œuvre où vous montreriez le contraire.

J'ai écrit cela et voilà que je me dis que le contraire est peut-être vrai. Vous n'aimez que ce que vous admirez, mais alors, pourquoi on ne s'épouse pas ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 1^{er} décembre 1952

Rilet chéri,

Cette amitié entre nous avait peut-être un support mensonger puisqu'elle était de l'amour de mon côté, et du vôtre la volonté de ne pas admettre cet amour.

Mais enfin, telle quelle, elle était bonne, je l'aimais, je lui ai donné ma vie.

Ne vous en privez pas. (Je sais que non, mais enfin, si nous nous voyions ? Vous êtes irremplaçable et je ne cherche d'ailleurs pas à vous remplacer.)

Alice

P.S. Les premières émissions et l'émission « *les Bestiaires* » étaient meilleures que l'émission « *les Olympiques* ».

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

le 10 décembre 1952

Rilet chéri,

Le sens de mon existence est sans doute de manifester la haute valeur que je sens en moi. Mais en même temps, je me dis que cette haute valeur manifestée et reconnue, ne pourrait que vous attirer davantage. Je me demande où est mon « erreur » et ma « stupidité » dans cela. Est-il très certain que je prends appui sur

-647-

vous qui seriez attiré par cette haute valeur ? Vous avez été pendant vingt-cinq ans ma colonne de force.

Et c'est pourquoi je dis que je vous aime. Je vous aime moins que ma propre valeur évidemment, mais je vous aime autant qu'il m'est susceptible d'aimer un être. Et en plus de cela je vous aime « exclusivement » parce que vous seul avez été ce compagnon de route.

Tout cela se tient admirablement et je ne vois pas pourquoi je changerais. « L'imbécile est celui qui ne change jamais ». Cela dépend pour quoi. Si je me trompe dans la cuisson des pruneaux et si je ne change pas, je suis évidemment une imbécile. Mais si j'ai une fois pour toutes accroché mon existence à ce qu'il y a de plus haut en moi, c'est le jour où je « changerais », (où je me dépêcherais d'épouser un marchand de cochon à votre place) que je m'abaisserais et que je serais une imbécile.

Rilet chéri, êtes-vous très intelligent ? Mille affections.

Alice

P.S. Ne prenez pas froid.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 11 décembre 1952

Rilet chéri,

Réconcilions-nous pour Noël. C'est mon plus ardent désir.

Je vous accorde tout ce que vous voulez – promesses percées, vous vous en doutez, mais n'êtes-vous pas merveilleusement en accord avec ce qu'il y a de plus haut en vous et en moi-même ?

Cela seul importe, après tout, et pas nos singularités et folies particulières.

Alice

P.S. J'ai un excellent poêle de faïence, que l'on nourrit avec de petites bûches, et que je pourrais vous donner.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 15 décembre 1952

Rilet chéri,

Je souhaite entendre votre voix une fois par semaine –, ne serait-ce que le tout petit mot « allô ».

Est-ce demander trop ?

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

16 décembre 1952

Je ne demande que votre amitié, Rilet chéri, que ce que vous m'avez donné jusqu'en 1949. Que cette amitié soit en réalité et de mon côté de l'amour, au fond cela

ne regarde que moi. J'avais 20 ans quand je l'ai conçu, et tout s'explique chez moi par l'excellente qualité du cœur et par la solitude.

Vous ne pouvez pas m'en vouloir pour cela. Et je promets de faire en sorte que vous continuerez à jouir de cet amour, en le voulant à toute force amitié, comme vous en avez joui depuis vingt-cinq ans.

Alice.

P.S. Que votre amitié resurgisse pour Noël, c'est mon plus ardent désir. Mais même si elle ne resurgissait pas, comment ne pas voir que je suis de toute façon « en prison » jusqu'à ma mort ?

ooo



Alice Poirier (1900-1995)

.....